

## **Défaite et punition littéraire de antihéros vargasllosiens**

**MARIE-MADELEINE GLADIEU**  
*UNIVERSITÉ DE REIMS – CIRLEP*

1. « Je demeurai longtemps errant dans Césarée... ça devait être une ville aux voies larges, très vide et silencieuse. Une ville frappée d'un malheur. Quelque chose comme une défaite » (Aragon, 2015 ; 28). Ainsi s'exprime le narrateur d'*Aurélien*, d'Aragon, pour faire ressentir à son lecteur le désarroi du personnage dans un monde dont les valeurs n'ont plus cours. Après son service militaire de trois années, en 1914, Aurélien a participé à la Première Guerre Mondiale, et libéré depuis trois autres années, il erre dans un monde devenu comme étranger. Un espace créé par et pour l'être humain est devenu silence et vide, sous un coup du destin. L'idée de défaite apparaît donc ici comme la conséquence de l'échec dans la construction d'un projet vaste, ambitieux : le mal a triomphé du bien (malheur), les efforts apportés à la construction d'un monde matériel actif, prospère et confiant en l'avenir, ont été ruinés par une force supérieure et malveillante. Dans le cadre de la Grande Guerre, le lecteur qui connaît le Plateau Lorrain évoque alors ces villages entièrement détruits, dont il ne voit que des plaques indiquant le nom des rues et des places, l'emplacement de la mairie et de l'église, sans que des ruines n'aident à imaginer ces bâtiments sur une terre où même les arbres ne repoussent pas. Car les villes fantômes ne sont pas l'apanage de la seule fiction. Et au-delà, les espoirs et les rêves d'êtres qui, survivant par miracle, errèrent longtemps dans ces Césarées lorraines.
2. Dans l'univers narratif de Mario Vargas Llosa, intéressons-nous à la défaite qui châtie et humilie les utopistes avec d'autant plus de cruauté qu'ils causent la destruction de leurs semblables. Le châtement n'est certes pas d'une égale violence chez tous, mais la justice romanesque touche tous ces antihéros. Ils se sont autoproclamés justiciers, ils ont prétendu instaurer un monde parfait selon les valeurs de la société telles qu'ils les interprètent, persuadés de détenir la vérité et de devoir l'imposer aux autres. Si une hiérarchie solidement organisée fait obstacle aux abus possibles ou limite les dégâts qu'ils peuvent causer, les utopistes n'appartenant pas à une

organisation qui relève d'un État de droit courent inmanquablement à l'échec et à l'autodestruction, et font courir ce danger à leurs partisans et disciples.

3. Les personnages d'utopistes militaires surgissent dès le premier roman de Vargas Llosa, *La ciudad y los perros*, avec le lieutenant Gamboa qui exige la perfection des cadets du collège militaire : un respect absolu du règlement, des techniques de combat et de self-défense sans faille, l'héroïsme qui rendra les adolescents dignes de la statue du jeune héros érigée dans la cour et sur laquelle donnent toutes les fenêtres de l'établissement. Il s'agit pour lui de venger la défaite de la Guerre du Pacifique, de préparer l'épopée de la reconquête (les phrases prononcées par les officiers lors des séances d'entraînement sont sans équivoque). Mais, comme le souligne Georges Lukacs, « toute tentative d'épopée réellement utopique est nécessairement vouée à l'échec » (Lukacs, 1963 ; 38). Le perfectionnisme de Gamboa le fait écarter de toute promotion et muter dans la ville considérée à la capitale comme la plus inhospitalière du pays, dont il ignore la langue et les coutumes. Cette mutation pourrait correspondre à une réalité administrative de mutation pénitentiaire, punitive. Mais Gamboa subit aussi une punition romanesque : lui qui souhaitait avoir un fils pour donner un autre militaire défenseur de la République à son pays, apprend que sa femme vient de donner le jour à une fille.
4. Pantaleón Pantoja, dans *Pantaleón y las visitadoras*, est traité avec moins de rigueur. Sa hiérarchie l'estime et lui confie une mission qui doit rester secrète. Soumis à ses supérieurs, il l'est aussi à son épouse et à sa mère, et reste un peu adolescent dans son quotidien. Sa punition romanesque est aussi la naissance d'une fille, et non d'un fils.
5. La véritable défaite militaire est subie par le colonel Moreira César, dans *La guerra del fin del mundo*. Non seulement son armée est vaincue par les rebelles jagunzos, qui n'ont ni armes de guerre ni formation militaire, mais elle est humiliée et torturée avant d'être pendue, sort qui n'a pas été épargné au colonel. Celui-ci, entièrement dévoué à l'Armée et à la défense de l'honneur de l'État, courageux, frugal et généreux à l'égard du peuple, est à un tel point obnubilé par son idéal qu'il perd le contact avec la réalité, refuse de considérer la situation avec pragmatisme : le baron de Cañabrava lui fait comprendre, comme aux autres chefs de l'insurrection et de la répression, qu'il conduit à la mort des innocents dans une guerre qui

n'aurait jamais dû éclater et qui va se solder par des sacrifices inutiles, mais Moreira César reste sourd à ces arguments, prenant la voie du fanatisme pour combattre un groupe de fanatiques. Or, opposer fanatisme et violence à un mouvement fanatique et violent ne peut conduire qu'à l'échec, à la défaite.

6. Dans le seul cadre de la fiction littéraire, il convient de remarquer que les personnages idéalistes dont le comportement vire au fanatisme reçoivent, dans le texte, un châtement proportionnel aux soucis ou au mal qu'ils ont causé. Le romancier agit-il en démiurge, ou bien les personnages, comme les êtres vivants, créent-ils ce que la sagesse orientale désigne sous le nom de karma ?
7. Étudier quelques traits significatifs du comportement de ces personnages, qui auraient pu être des héros, mais sont devenus des antihéros livre quelques clés d'interprétation au lecteur. Gamboa est jugé par les cadets comme un officier droit, sévère, mais juste. Il leur enseigne la manière de protéger leur intégrité physique lors d'une attaque, tout particulièrement leurs parties génitales, là où la douleur peut paralyser un moment le combattant (plus tard, dans *Los cachorros*, le danois Judás castre Cuéllar qui n'a pas su se protéger et, devenu inapte aux vrais combats de la vie – à prendre sa revanche sur le voisin du sud si le lecteur se réfère à la logique de Gamboa –, livre des batailles vaines contre le destin) et faire obstacle à la victoire sur l'ennemi, nettement désigné lors des entraînements. Il leur donne un but : la revanche. Mais face à l'imprévu, l'accident qui coûte la vie à un cadet, il manque d'arguments contre les accusations portées sans preuves réelles par Alberto contre le Jaguar. Ce dernier, malgré ou peut-être à cause de son passé de délinquant, comprend que le chef doit assumer les erreurs de ceux qui lui obéissent, et bien que clamant son innocence dans l'accident mortel de son camarade de promotion, accepte le châtement qui lui est imposé. Le responsable de l'accident est l'officier qui commande les manœuvres et vérifie, ou fait vérifier, l'état des armes utilisées ; or, Gamboa a lui-même vérifié les fusils utilisés qui, comme le capitaine Garrido le sait, sont vétustes et en mauvais état. L'itinéraire des cadets passe par des rues où se trouvent des civils, un fusil dont le coup part trop facilement ou de travers est dangereux. Mais il n'oppose pas cet argument à Alberto, et il fait retomber la faute sur le Jaguar : son manque de perspicacité, malgré son perfectionnisme, aboutit à l'emprisonnement d'un présumé innocent, et dans le cadre d'une œuvre littéraire, cette défaite intellectuelle et morale se

traduit par une double punition, le poste dans un lieu lointain pour lui et redouté par les hommes de la capitale, et le refus de la nature de lui donner un fils. Le Jaguar assume la faute d'un autre, Gamboa assume la faute de ses supérieurs hiérarchiques. Cette punition littéraire est assez fortement teintée d'ironie.

8. Plus ironique encore est le sort réservé à Pantaleón Pantoja, officier modèle, qui remplit si bien sa mission secrète qu'elle devient secret de Polichinelle, parvenant aux oreilles d'un journaliste d'une radio locale. Pantoja règle les problèmes matériels et techniques de sa mission Visitadoras, mais il n'a pas pris en compte les réactions des mâles de la région. Ses supérieurs hiérarchiques, auxquels il envoie pourtant très régulièrement ses rapports codés, le rendent seul responsable de l'échec paradoxalement dû à son trop grand succès, et sa punition sera calquée sur celle de Gamboa : la naissance d'une fille et non du futur cadet attendu, et un poste près du lac Titicaca.
9. Dans ces deux cas, le lecteur comprend que le personnage, inférieur dans la hiérarchie est puni par et pour les officiers supérieurs. S'agissant de textes de fiction, l'écrivain engage là sa responsabilité. Les époques de référence de ces fictions étant deux dictatures, il n'est pas étonnant que les personnages de militaires qui incarnent une volonté de réaliser l'idéal officiellement proclamé par le pouvoir soient traités en doux utopistes et d'avance condamnés à la défaite et à une punition. Mario Vargas Llosa respecte les institutions de l'État, refuse la condamnation absolue de l'une d'elles, mais signale les causes de la stagnation du pays ; seules doivent en être tenues pour responsables les autorités qui n'assument pas leurs responsabilités.
10. Plus grave est le cas du Conseiller, dans *La guerra del fin del mundo*. Antonio Mendes Maciel, présenté physiquement comme étant toujours de profil, c'est-à-dire ne considérant le monde que sous une seule de ses faces, ne promet aux insurgés contre la sécularisation de la vie publique et des institutions de l'État que le martyre et la mort. Ses discours n'abordent les questions spirituelles et religieuses que sous l'angle matériel. La Nouvelle Jérusalem qu'il organise envoie sciemment les enfants à la mort pour ravitailler en eau les jagunzos, humilie certaines femmes tenues pour pécheuses, mais élève au rang de Vierge Marie une infanticide. Ce qui, avec d'autres paradoxes, montre l'absurdité et le libre cours laissé aux instincts les plus cruels de personnages dénués d'éducation. Aux discours irrationnels du Conseiller, qui ne soigne et ne nourrit ni son corps ni son esprit,

correspond l'absurdité du comportement et des paroles de ses proches. La défaite apparaît donc à moyen terme comme inévitable. Malgré les paroles et les conseils du baron de Cañabrava qui tente de le raisonner et lui fait avouer que la seule issue à son entreprise est la mort, le Conseiller poursuit son mouvement de guérilla. L'antihéros meurt, car il faut bien respecter la vérité historique du personnage ; mais sa punition littéraire consiste en l'insistance du texte sur son corps épuisé et malade, qui ne peut plus réaliser ce que lui dicte encore son esprit. Elle consiste aussi en d'autres détails soulignés par le texte : confondant sacré et sacrum, eschatologie et scatologie (il est vrai qu'en espagnol, ce sont les mêmes mots), ses proches en viennent à confondre aussi flatulences et paroles, diarrhée et eucharistie. Le silence du Conseiller semble alors un trait d'ironie : la foi occulte le réel, pourquoi les contrarier ? Car le Conseiller fait aussi preuve de pragmatisme et de bon sens : l'agneau doit servir d'aliment aux défenseurs du Monte Sacro, et non être enterré avec le chef spirituel. Le texte laisse alors le lecteur sur un doute : le Conseiller a agi en simulateur pervers et a saisi l'occasion de s'autoproclamer sauveur et héros, ce qui pourrait expliquer l'insistance permanente sur une naïveté qui ne serait que feinte puis sur un effondrement et une liquéfaction intérieurs, représentation physique de sa valeur spirituelle, châtiement habituel des faux sauveurs dans la fiction vargasllosienne. Le lecteur se souvient que le père García, dans *La casa verde*, qui a poussé la population d'un quartier à incendier la maison close d'Anselmo, a failli se rendre responsable d'un crime, car le bébé du harpiste se trouvait à l'étage et a été sauvé par la jeune cuisinière. Le défenseur de la morale devient pour tous l'incendiaire, et les générations suivantes, qui n'ont pas connu cet épisode, continuent à lancer cette accusation contre le vieux prêtre, devenu asthmatique : le souffle venant de Dieu, Dieu lui marque ainsi sa désapprobation. Après la défaite de sa croisade vient logiquement la punition romanesque, qui correspond bien à une croyance du monde chrétien occidental. N'ayant causé aucune mort, la justice romanesque se montre à son égard moins sévère.

11. Toutefois, l'exemple le plus intéressant de défaite et de punition romanesque est celui de Mayta, l'antihéros de *Historia de Mayta*. Comme les autres personnages utopistes, il prétend mener à bien une révolution contre le Mal social et politique, en suivant, malgré ses pieds plats, la voie de la guérilla ouverte par les «barbudos» cubains. Son ami militant communiste tente en vain de le raisonner, de lui montrer que son entreprise le conduit à

la défaite et peut-être à la mort, Mayta n'écoute que son illusion : avec ceux qui le suivent, il incarne la pureté absolue, il mène donc un combat juste et ne peut que triompher. Ce personnage ajouté aux acteurs historiques de la révolte de Vallejo à Jauja a survécu à la défaite, à la mort de plusieurs jeunes rebelles et à l'emprisonnement dans des conditions infrahumaines et se trouve désormais, punition romanesque, dans la situation des plus précaires auxquels, adolescent, il s'efforçait de s'assimiler, habitant un lointain bidonville et venant travailler à Miraflores, à près de deux heures de bus, le corps très affecté par les années de privations et de prison. À l'époque où le narrateur enquête sur son expérience de guérillero vaincu, Lima, la ville des Vice-Rois qui furent plus puissants que les Rois d'Espagne, est en proie à un déchaînement de violence et de barbarie sans précédent, ses rues se vident dès le coucher du soleil. Grande est alors la tentation du lecteur d'établir un parallèle entre cette capitale et la Césarée, ville majestueuse des Césars, où errent Titus d'abord, après le départ de Bérénice, Aurélien constatant la destruction d'une partie de son pays et la perte de ses valeurs traditionnelles, et Mayta dont les illusions se sont brisées au contact de la réalité. Ville frappée par le malheur, Lima l'est par l'insécurité, la saleté et la peur qui y règnent, et par l'attente d'un ultime combat entre la barbarie omniprésente et les « marines » dont l'arrivée est imminente, signifiant la mise sous tutelle étrangère du pays. La défaite, de toute façon, est certaine. Le personnage de Mayta l'incarne, antihéros romanesque dont le corps reproduit la ruine de la ville, que, selon la théorie de Lukacs, le destin méprise au point de le laisser en vie avec sa souffrance physique et morale, sa frustration et une utopie à laquelle il n'a pourtant pas tout à fait renoncé. Errance sans fin de Mayta dans la Césarée du Nouveau Monde... c'est bien là, dans l'œuvre de Mario Vargas Llosa, l'image romanesque de la défaite.

12. Quel arrière-texte chez l'écrivain a permis le surgissement de ce personnage et l'expression littéraire d'une défaite aussi totale ? Publié en 1984, quand la guerre populaire de Sentier Lumineux s'amplifie, après la pénible enquête dont Vargas Llosa est chargé par le Président de la République, sur les événements tragiques d'Uchuraccay, après que des chiens ont été trouvés un matin pendus aux réverbères du centre-ville de Lima et que la faucille et le marteau aient brillé au-dessus des coteaux qui dominent la capitale, les souvenirs des années soixante refont surface, en particulier la perte de plusieurs amis et camarades de l'université (Javier Heraud en particulier). Cette fois, la capitale est touchée. Une longue grève des éboueurs a

empli de détritibus les lieux de circulation, les parcs et les falaises dominant le Pacifique, la petite délinquance explose avec les coupures d'électricité et une inflation sans précédent. La question lancinante de *Conversacion en La Catedral* se pose à nouveau. La fiction interroge le réel, pour créer une nouvelle fiction. Comment dire la défaite prévisible d'un gouvernement qui, confronté à la violence terroriste, demande aux forces de l'ordre de répondre par le terrorisme ? Les valeurs républicaines sont abandonnées au profit de la loi du plus fort, du plus violent. Le retour à la démocratie, après des années de dictature, est mis à profit par les sentiéristes pour la détruire ; or, en 1979, Mario Vargas Llosa et Fernando de Szyszlo avaient lancé un appel solennel à la formation d'une Assemblée Constituante pour restaurer la démocratie. Outre les souvenirs douloureux de la perte d'amis et de la disparition d'intellectuels qui auraient pu contribuer à la prospérité du Pérou et à son rayonnement dans le monde, et d'autres plus récents, l'assassinat de responsables politiques andins, resurgissent ceux de l'autorité néfaste, toujours liée, dans la fiction, à une figure paternelle qui, au lieu de protéger et de conseiller, détruit. Ce que Vargas Llosa nomme, à la suite de Faulkner, les « démons » de l'écrivain, historiques, culturels et personnels, auxquels il convient d'ajouter des éléments moins conscients, et pourtant agissants, qui poussent à créer certains types de personnages, conformément un arrière-texte à l'origine d'une création spécifique. L'échec des idéologies auxquelles l'écrivain a cru, et une sorte de vertige de la défaite menant à l'anéantissement d'une civilisation, constituent la partie non littéraire de l'arrière-texte ayant donné naissance à un personnage tel que Mayta. Après la défaite revient l'espoir, et le fils de Mayta participe à la nouvelle guerre populaire, dont nul ne connaît encore l'issue à l'époque où est écrit ce roman. Mais le ton même de l'évocation de ce fils qui a repris les armes et s'est lancé à son tour dans la guérilla (le lecteur doit alors se souvenir de l'expérience traumatisante de l'auteur voyant disparaître en 1963 plusieurs de ses amis de l'université dans les *foyers* péruviens) semble annoncer que cette révolte, comme celle de son père, est vouée à l'échec. N'est-ce pas là, d'une part, le sort du héros romanesque moderne, selon Lukacs, qui ne meurt pas mais se voit condamné à survivre au milieu de ce chaos qu'il a contribué à imposer au monde, abandonné à son sort par un auteur qui refuse de le tuer pour le délivrer de ses souffrances ? Il est aussi possible d'y lire l'une des options politiques de Mario Vargas Llosa, pour qui le respect de la Constitution d'un pays est primordial : un mauvais gouvernant n'est

élu que pour un nombre précis d'années, et c'est l'élection suivante qui pourra restaurer une vie sociale et civique plus normale ; ne pas tenir compte de la Constitution, ce qui est le fait des dictateurs et de ceux qui s'emparent du pouvoir sans passer par le verdict des urnes, est délétère, et dans l'univers fictif, toute punition infligée aux auteurs d'abus dans ce domaine est permise...

### **Bibliographie**

---

ARAGON Louis, *Aurélien* (1944), Paris Gallimard, 2015, « Folio ».

LUKACS Georg, *La théorie du roman* (1920), Paris Gonthier, 1963.

VARGAS LLOSA, Mario, *Obras Completas*, T. I, II, Madrid, Alfaguara, 2004-2005.